L'HOMME : PLUS LÂCHE QUE MÉCHANT

■ GUILLAUME ERNER ■

Guerres, otages, victimes : à quoi bon le XXI^e siècle ? Le XX^e aurait suffi pour démontrer la foncière méchanceté de l'homme. Le mal n'est pas un problème, c'est un mystère, expliquait l'aumônier des Glières à André Malraux. Mais le regard du théologien n'est pas le seul que l'on puisse poser sur cette question ; pourquoi abandonnerait-on la méchanceté à la métaphysique ? Les sciences sociales aussi ont quelque chose à dire à ce sujet. Depuis la Shoah, les réflexions sur ce thème se sont multipliées : toutes contribuent à souligner que l'homme est bien plus lâche que méchant. Bien sûr, le mal est banal, comme l'a souligné Hannah Arendt (1). Pourtant, tout le monde n'a pas l'étoffe qu'il faut pour devenir un monstre. Hypothèse rassurante : Eichmann n'était pas un homme comme un autre. Le bon bourreau est avant tout celui qui sait obéir.

LA MÉCHANCETÉ

L'homme : plus lâche
que méchant

Le plus connu des « atrocitologues », c'est probablement Stanley Milgram (2), devenu universellement célèbre grâce à une expérience. En France, ces travaux sont connus depuis qu'ils ont été mis en scène par Henri Verneuil dans son film *I comme Icare*.

Rappelons l'essentiel de l'expérience de Milgram. Des scientifiques proposent à des volontaires de prendre part à un programme de recherche consacré à la mémoire. Il s'agit de mesurer les capacités d'un individu à mémoriser une liste de mots. Pour « stimuler » les capacités mnésiques de la personne testée, on prévoit de lui administrer des décharges électriques. Le principe est simple : l'individu récite ce qu'il a appris par cœur et à chaque fois qu'il se trompe, on lui envoie des chocs d'intensité croissante. Au début de l'expérience on procède à un tirage au sort : il répartit les rôles, entre celui qui devra effectuer un effort de mémoire et l'autre censé le corriger si celui-ci se trompe. Mais les dés sont pipés. Le volontaire sera toujours censé envoyer des décharges au cobaye et le cobaye est en réalité un comédien. Puisque le dispositif n'envoie aucune décharge, celui-ci va simuler la douleur.

On l'a compris : l'expérience de Milgram n'a rien à voir avec la mémoire. Elle vise à mesurer toute autre chose : la capacité d'un homme à devenir un loup pour l'homme *sur demande*. En d'autres termes, il s'agit de jauger la soumission à l'autorité d'un être humain. Ici, les volontaires acceptent d'infliger des décharges à un innocent non pas parce qu'on les menace mais parce qu'on les convainc de le faire. L'argument scientifique porte : il conduit des hommes ordinaires à perpétrer des actes monstrueux. L'expérimentateur était installé devant un cadran gradué de « Choc léger » à « Attention – Choc dangereux ». S'agissant de personnes absolument normales, des étudiants comme les autres, de bons pères de familles, on aurait pu imaginer que la plupart abandonneraient lorsque les chocs deviendraient importants. Rien de tel ne s'est produit : obéissant aux encouragements des scientifiques les incitant à poursuivre l'expérience, jusqu'à 65 % des cobayes ont acceptés d'infliger un choc maximal aux cobayes.

Cette expérience réalisée aux États-Unis entre 1960 et 1963 débouche sur des conclusions terriblement dérangeantes. La supposée victime crie : l'expérimentateur continue pourtant à lui inflir-

LA MÉCHANCETÉ

L'homme : plus lâche
que méchant

ger des décharges. Le cobaye évoque ses problèmes cardiaques : le contrôleur persiste à obéir aux ordres, il continue à administrer des chocs électriques. Le cobaye supplie de le libérer, affirme ne plus pouvoir endurer la souffrance : peine perdue. Rien ne vient attendrir les volontaires qui se sont prêtés à l'expérience : ils sont là pour faire progresser la science, ils rempliront leur mission. Milgram pensait qu'en plaçant les expérimentateurs et leurs victimes au sein d'une même pièce, les décharges infligées ne seraient pas aussi élevées. Il se trompait ; si les deux protagonistes sont situés l'un en face de l'autre et non plus séparés par une glace ou situés dans deux pièces différentes, ils persistent à envoyer des décharges dangereuses. Même dans une situation de face-à-face, le quart des volontaires a infligé une souffrance maximale aux cobayes.

L'obéissance plus que le sadisme

On a essayé de remettre en doute les résultats de l'expérience de Milgram. Pourtant, des expériences comparables ont abouti à des résultats similaires. Mais ce qu'il y a de fascinant en elle, c'est qu'elle montre que le mal que l'on peut infliger à autrui doit parfois plus à l'obéissance qu'au sadisme. Ce qui est en cause, ce n'est pas la méchanceté tapie en l'homme mais sa faiblesse face à l'autorité. Dès lors, il n'est plus possible de se rassurer en estimant que la démocratie est incompatible avec la méchanceté, comme l'ont démontré les exactions commises au cours des guerres d'Algérie et du Vietnam et plus récemment les tortures perpétrées à Abou Ghraïb. La femme soldat Lynndie England a légué, pour notre époque, son visage ordinaire aux bourreaux. Si la méchanceté était forcément diabolique, tout serait simple. Malheureusement, beaucoup de tortionnaires sont dans le civil de braves gens.

L'illustration la plus vertigineuse de cette assertion a été donnée par Christopher Browning (3) dans une étude consacrée au 101^e bataillon de police de réserve allemande. En 1942, ces 500 hommes tuèrent 38 000 Juifs polonais et en déportèrent

LA MÉCHANCETÉ

L'homme : plus lâche
que méchant

45 000 autres vers Treblinka. Les assassinats perpétrés par ce régiment étaient rien moins qu'abstraits : c'est avec leurs armes qu'ils tuèrent un à un, « artisanalement », ces Juifs. Pourtant, ces bourreaux étaient des hommes désespérément ordinaires, des pères de famille pour la plupart envoyés là parce qu'ils étaient trop vieux pour monter au front. Le récit serait déjà suffisamment atroce ; mais il y a pire. Le commandement, en apprenant la mission d'extermination dont allait être chargé le bataillon, laissa ses hommes libres de choisir. Pourtant moins de 20 % des hommes décidèrent de ne pas participer aux massacres. Comme cela avait été promis à l'origine, rien n'arriva à ceux qui refusèrent de massacrer des Juifs. Et cependant, entre la passivité et l'obéissance, la peur de passer pour un lâche ou de laisser les autres faire ce sale boulot, l'écrasante majorité choisit de devenir des monstres.

Le destin des tortionnaires vérifie toujours la même séquence. C'est un enchaînement identique qui les a conduits à personnifier la méchanceté. Selon eux, chacune de ces actions était motivée par un but noble, susceptible de justifier de nombreux sacrifices. À cet égard, le discours d'Hitler est éclairant ; il savait comment transformer les hommes en monstres. Ainsi, lorsqu'il présente son combat contre les Juifs, il parle non pas d'un vulgaire objectif mais d'une guerre sacro-sainte. De sa victoire dépend la survie du genre humain. « Si le Juif, explique-t-il, à l'aide de sa profession de foi marxiste, triomphe des peuples de ce monde, alors sa couronne sera la gerbe mortuaire de l'humanité, alors cette planète parcourra de nouveau l'espace, comme autrefois, voici des millions d'années, vide de toute présence humaine. La nature éternelle se venge impitoyablement lorsqu'on transgresse ses commandements. Je crois donc agir aujourd'hui dans l'esprit du créateur tout-puissant : en me défendant contre le Juif, je combats pour l'œuvre du Seigneur. (4) » Ainsi, c'est au terme d'un « raisonnement » qu'Hitler prône une nouvelle forme d'antisémitisme, reposant sur la raison ; elle « doit conduire à une lutte légale méthodique et à l'élimination des privilèges que le Juif possède, à la différence des autres étrangers vivant parmi nous. [...] Mais son objectif final et immuable doit être l'élimination des Juifs en général » (5). La question juive relève d'un combat sacré, inscrit dans un horizon millénariste ; elle justifie toutes les méchancetés : « des

LA MÉCHANCETÉ

L'homme : plus lâche
que méchant

millions d'enfants d'Européens des peuples aryens souffriront de faim, [...] des millions d'hommes adultes mourront et [...] des centaines de milliers de femmes et d'enfants brûleront dans les villes et périront sous les bombardements, sans que le véritable responsable ait à expier ses fautes », prophétise-t-il dans son testament politique (6).

Néanmoins, plusieurs précautions valent mieux qu'une : même au pire moment de la solution finale, il était rare que l'on parle de meurtres. Les codes utilisés pour évoquer le massacre des Juifs visaient peut-être à éviter d'hypothétiques actes de résistances. À coup sûr, ils visaient à présenter sous un autre jour ce qui était en train d'être commis. Comme l'a souligné Milgram, l'homme dispose de nombreux mécanismes psychologiques lui permettant de réduire la tension engendrée par l'exécution d'actes contraires à la morale. Dans ces conditions, l'obéissance ne survient pas au terme de difficiles dilemmes. Sous les crânes, il n'y a aucune tempête, juste le souci de se conformer aux procédures.

La voix des bourreaux, comme celle des victimes, vient du fond des âges. L'homme n'a pas la méchanceté chevillée au corps ; il se contente d'être lâche, d'obéir aux ordres et, plus encore, de plier aux certitudes de son époque. C'est finalement la leçon que nous enseignent les Justes, ces figures du Bien absolu nées pendant la Seconde Guerre mondiale. Nechama Tec (7) en a interrogé quelques-uns, singularisés pour avoir sauvé des Juifs dans le plus improbable des lieux : la Pologne. À partir du 15 octobre 1941, tout Polonais ayant donné asile à un Juif était condamné à mort. La sanction sera rapidement étendue à toute la famille ; les enfants n'étaient pas épargnés.

Dans ces conditions, pourquoi accepter de tels risques ? On aimerait apporter une réponse univoque à cette question mais cette réponse existe-t-elle ? Seule certitude et point commun : quelque chose a obligé ces êtres à devenir des Justes. Ils ignorent la raison ultime, mais ils n'ont pas pu agir autrement qu'en sauvant ces Juifs. Un élément toutefois : la plupart étaient des individus singuliers, un peu en marge de leur communauté d'origine. L'un des Justes interrogé par Nechama Tec était un socialiste demeuré invalide de la première guerre, l'autre une théosophe, etc. C'est pro-

LA MÉCHANCÉTÉ

L'Homme : plus lâche
que méchant

blement cette existence un peu en marge qui les a rendu libres, libres de dire non à la méchanceté. Finalement, le bourreau est un esclave et l'esclave dit toujours oui.

1. Hannah Arendt, *Eichmann à Jérusalem : rapport sur la banalité du mal*, Paris, Gallimard, 1991.
2. Stanley Milgram, *Soumission à l'autorité*, Paris, Calmann-Lévy, 1990.
3. Christopher Browning, *Des hommes ordinaires : le 101^e bataillon de réserve de la police allemande et la solution finale en Pologne*, Paris, Les Belles Lettres, 2002.
4. Adolf Hitler, *Mein Kampf. Mon combat*, Paris, Nouvelles Éditions latines, 1980, p. 71-72.
5. Cité par Eberhard Jäckel, *Hitler idéologue*, Paris, Gallimard, 1995, p. 63.
6. Cité par Raul Hilberg, *la Destruction des juifs en Europe*, Paris, Fayard, 1988, p. 196.
7. Nechama Tec, *When Light Pierced the Darkness*, New York, Oxford University Press, 1986.

■ Guillaume Erner est maître de conférences en sociologie à l'Institut d'études politiques de Paris. Il est l'auteur d'*Expliquer l'antisémitisme*, PUF, 2005.